

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
ET TECHNIQUE OUTRE-MER  
20, rue Monsieur  
PARIS VII<sup>e</sup>

COTE DE CLASSEMENT N° 2193

SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

LA NECROPHAGIE CHEZ LES ANCIENS MALGACHES

par

L. MOLET

ORSTOM Fonds Documentaire

N° B

~~22965~~

Cote B

B

N° 2193



Comm. Acad. Malg.  
21.4.1955

Résumé de la communication faite  
par M. Louis Molet, Ethnologue,  
à la séance du 21 Avril 1955.

M. Molet aurait préféré attendre la publication de son ouvrage sur "Le Bain royal à Madagascar" pour le présenter à l'Académie mais la presse locale le contraint à exposer les grandes lignes de sa thèse.

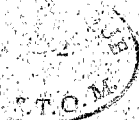
D'après lui, des témoignages anciens, nombreux, concordants, prouvent que la nécrophagie a été pratiquée par les anciens Malgaches. Ce qui n'aurait rien d'étonnant du fait que la plupart des populations de l'Insulinde, de l'Océanie et même les Chinois l'ont connue aussi à des dates variables plus ou moins rapprochées. Le texte fondamental est celui du Tantatan'ny Andriana (p.267 repris en note p.644). La connaissance de cette coutume obligerait à reprendre certaines étymologies (famoizana), expliquerait la forme de l'ancien tombeau merina, les fadys alimentaires, matrimoniaux, funéraires. L'abandon de la nécrophagie dut se produire au contact de populations qui pratiquaient l'inhumation, probablement sous les règnes de Ralambo et d'Andriafaka, grâce à la présence de troupeaux de boeufs sauvages dont la viande avait été déclarée comestible par le roi. Malgré les dépenses, parfois exagérées pour les défunts, les Malgaches semblent inhibés par les tombeaux et ont fait de leur civilisation une civilisation de la mort."

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 22965

Cote 4

B



## Communication à l'Académie Malgache

le 21 Avril 1955.

J'aurais préféré garder le silence encore quelques mois et que le livre dans lequel sera publiée ma thèse principale soit paru pour, en vous le présentant, vous exposer les conclusions auxquelles je suis arrivé après plusieurs années de recherches. Des articles indiscrets dans la presse malgache me contraignent à ne pas différer davantage l'exposé que je vous dois, car votre aréopage doit être le premier informé et ne pas être un "tompon-trano mihono."

La matière de mon sujet est à ce point abondante que, pour ne pas lasser votre attention et pour, avec la permission de notre président, pouvoir engager avec vous un débat fructueux, j'ai pensé préférable de vous faire deux courts exposés, l'un sur la nécrophagie chez les anciens Malgaches, l'autre sur le Bain royal à Madagascar.

Je traiterai aujourd'hui le premier titre :

" La nécrophagie chez les anciens Malgaches. "

La nécrophagie chez les anciens Malgaches.

La nécrophagie ou manducation des morts est une forme de sépulture que l'humanité entière semble avoir connue et qui est apparentée de près, bien qu'elle en soit distincte, du cannibalisme. Les crânes retrouvés en France, dans les stations moustériennes, portent des traces non équivoques des couteaux de cuisine de l'époque. Dans d'autres régions, en Chine par exemple, au IIIe siècle avant notre ère, un prétendant au trône du Céleste Empire devait boire le bouillon de son père pour montrer qu'il était capable de régner. Plus près de nous, en Egypte au XIIIe siècle, en France juste avant Henri IV, sans parler de nos ancêtres les Gaulois assiégés dans Alésia, la famine provoqua le cannibalisme occasionnel ou délibéré. Et il y a à peine une centaine d'années bien des Océaniens, Polynésiens, Mélanésiens et habitant de l'Insulinde, qui avaient semblé aux marins de Bougainville, Cook, La Pérouse et autres navigateurs, des gens doux et de commerce facile, même si deux d'entre eux furent massacrés l'un aux Iles Sandwich (1779) et l'autre Vanikoro (1788), étaient des cannibales invétérés qui ne connaissaient d'autres tombes que leurs semblables.

Cette coutume était si répandue dans le monde indonésien qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'elle ait été pratiquée par les ancêtres, proches ou lointains, des actuels Malgaches.

Or des témoignages divers, nombreux, concordants, obligent à affirmer que cette coutume a effectivement existé dans notre

file. Et ceci mérite d'être relevé et étudié, car en dehors de l'intérêt scientifique qui s'attache à toute découverte, bien des coutumes et des traits de la psychologie et du comportement malgaches, s'en trouvent éclairés et expliqués.

Notre intervention devrait agir de façon cathartique sur la mentalité de nos concitoyens de la grande Ile et les aidant à prendre conscience de l'origine de certains impératifs irraisonnés leur permettre d'en triompher et de faire que leur civilisation qualifiée justement (par M.L. Chevalier) de "civilisation de la mort" change totalement d'orientation et regarde <sup>résolument</sup> (vers l'avenir).

En 1661, Flacourt dans son livre "Histoire de la grande Isle de Madagascar" mentionne d'après des informateurs Masikoro et Tanosy une tribu, les Ontaysatroña, qui dévorait les gens qui s'aventuraient sur son territoire, et dont les membres s'étaient si bien mangés les uns les autres et étaient réduits à un si petit nombre qu'ils furent exterminés à leur tour par leurs voisins et n'eurent pas de survivants. (1)

En 1888, un ouvrage (2) porte à propos de Madagascar : " à une époque déjà réculée, l'anthropophagie y était pratiquée il est vrai, mais n'avait pas sa cause dans la barbarie des habitants; elle avait pour raison d'être et pour excuse : l'amour de la mort. Si les Malgaches offraient les leurs en sacrifice aux dieux et les mangeaient ensuite, c'était avec le fervent espoir de les faire revivre dans toute la parenté, par incarnation.

---

(1) Flacourt, dans Coll.ouvrages anciens de G. et A. Grandidier t.VII, p.26.

(2) Le Chartier et Pellerin - Madagascar depuis sa première découverte jusqu'à nos jours. Paris, Jouve, p.256-257.

Le texte ancien, capital, est celui qui vient à deux reprises dans le Tantaran'ny Andriana du P. Callet (1) bien connu, cité traduit, mais écarté délibérément par les auteurs qui le connaissent ou qui furent induits en erreur par des informateurs ignorants ou de mauvaise foi (2)

De ce long texte touffu et compact, comme l'ensemble de l'ouvrage, nous ne vous traduirons en le résumant que le passage suivant :

" Un jour, dit-on, l'enfant d'un homme riche mourut. Les gens se rassemblèrent et dirent " Nous sommes tous là maintenant faisons avec lui comme d'habitude; c'est à dire mangeons le, car il se fait tard". Le père de l'enfant parla et dit " Arrêtez, que diriez vous, si je remplaçais par des boeufs le cadavre de mon enfant, car cela me fait trop de peine de penser qu'il va disparaître ainsi et je veux le conserver. Néanmoins je ne veux pas vous obliger et je me rangerai à l'avis de la majorité". Tout le monde se mit alors à réfléchir car c'était une nouveauté que de faire cette substitution. Chacun exprima son avis et le matin arriva. Le père reprit la parole et dit " Ma proposition est en somme acceptable puisqu'aucune décision contraire n'a été prise. D'ailleurs nous consentirons, à l'avenir, si quelqu'un demande son tour une telle substitution". Et il offrit des boeufs en grand nombre car il était riche et les gens mangèrent les boeufs substitués de l'enfant mort, et l'on appela cette viande "hena ratsy" (viande mauvaise), car c'était les cadavres des gens qu'on

---

(1) p.267 et p.644 note

(2) C'est le cas de Decary "Contribution de l'Anthropophagie à Madagascar". Bull.Soc.Antropol.Paris, 1928, p.115-120.

mangeait autrefois."

Cette ancienne coutume est également attestée par des traditions orales dans le Vakin'Ankaratra, le Vonizongo et le Betsileo. Des informateurs malgaches nous en ont fait part et notre regretté collègue, le Révérend Maurice Rasamuel d'Antsirabe y fait des allusions non voilées dans ses "Kabary am-pa<sup>ny</sup>levenana" et en particulier dans les exemples qu'il donne pour la présentation des boeufs de funérailles. (1)

Il n'y a pas lieu de mettre en doute, la réalité de cette coutume qui semble avoir été pratiquée par toutes les anciennes tribus de Madagascar. En effet, autant les tombes et sépultures actuelles sont disparates, autant la pratique du boeuf de funérailles solon-pair, de la viande mauvaise (hena ratsy) est générale.

Seule cette coutume disparue donne une explication satisfaisante à de nombreux problèmes dans les domaines les plus divers. Nous en évoquerons quelques uns.

Sur le plan de la langue nous sommes amené à reviser l'étymologie de certains mots dont le sens a évolué parallèlement aux coutumes :

Ainsi le mot famoizana et son équivalent betsileo andravana le premier vient de la racine foy, comme en malais, en javanais et en maañjan, et qui signifie brisé, éclos, mis en pièces et qui désignait à l'origine l'opération de partager le cadavre. Ceci permet une traduction satisfaisante d'un passage obscur du Tantara

---

(1) Kabary amin'ny Fampisehoar-dambanana ho entin'ny maty sy amin'ny Fanolorana omby ho an'ny mpandevina ary amin'ny Famadihana. Tananarive "Ny Antsiva", broch. de 27 p.

que les traducteurs ont en partie escamotée. (1) Le second de la racine "rava" qui avait à l'origine la même signification comme en témoigne l'expression citée par le P. Dibois. "Amasaho, amasaho, ny andravana rô renilobe" (2) Le sens a évolué différemment.

Nos recherches nous ont également amené à penser que, de même que la crémation des Hindous était la coutume résiduelle du rôtissage des cadavres, le tombeau merina, tel qu'il se présentait du moins dans l'ancien temps, sous la forme de la fosse individuelle, n'est que la survivance du four polynésien. Les Marquisiens du siècle dernier cuisaient dans les fours semblables ce qu'ils appelaient "le cochon long". Il s'agit d'une fosse rectangulaire tapissée de pierres plates dans laquelle on fait un feu très vif. Quand ce four, que les anciens Malgaches appelaient lokotra, ramangotroka ou menavara était chaud à point on y mettait la pièce à cuire enveloppée de feuilles ou d'herbe verte (hanam-hozaka) et l'on bouchait avec des pierres plates lutées avec de la boue. Au bout de quelques heures, le mets était cuit à point. Cette pratique est la seule qui explique de façon valable, l'habitude persistante de mettre quelques poignées de charbon de bois au fond de la fosse mortuaire actuelle.

C'est la manducation des morts également qui rend compte de l'origine des fadys alimentaires et matrimoniaux.

Il devenait impossible de mettre en son propre corps, un ancêtre en contact avec un aliment ou une boisson qu'il avait

---

(1) T.A. p.265 traduct. p.499.



frappé d'interdit pour ses descendants. Transgresser cette interdiction c'était risquer d'offenser l'ancêtre, tomber malade et, il s'acceptait pas une compensation, mourir.

De même certains groupes tenaient à se conserver purs et ne pouvaient s'allier avec certains autres groupes. Le mariage n'était pas seulement l'union de deux individus mais l'engagement pour le groupe de l'homme de s'agréger, et à la limite, de s'incorporer la femme accueillie dans le groupe. D'où la règle d'endogamie plus ou moins stricte de certains clans ou certaines tribus, qui, comme les Taimoro de l'ancien temps, rejetaient définitivement une femme qui avait eu des rapports sexuels avec un homme étranger et qui, virtuellement, pouvait avoir reçu en elle, des forces hostiles.

Cette circonspection pour accueillir des étrangers se manifeste encore actuellement dans certaines unions exogamiques qui n'ont pas tenu compte des préjugés de race ou de caste. Les familles qui, autrefois, n'auraient pas consenti à s'incorporer le corps d'un intrus, refusent maintenant l'accès du tombeau à la dépouille de l'époux qu'elles n'ont jamais accepté dans la famille et que, même mort, elles refusent de s'assimiler.

D'est la peur d'être livré aux chiens, aux vautours ou aux fourmis qui rend si puissant, si incoercible, le désir des Malgaches d'avoir des enfants qui prendront soin d'eux après leur mort. D'où la pratique si généralisée de l'adoption qui étonne les Européens. D'où l'importance des ligues d'obsèques mutuelles et la peur de mourir loin du tombeau. D'où encore l'exclusive qui

frappait les personnes mortes de la lèpre ou de la variole.

Nous pourrions multiplier nos exemples mais nous préférons essayer d'exposer sous quelles influences l'évolution nous paraît s'être faite et vers quelle date elle s'est généralisée.

Il est probable que l'abandon de la nécrophagie remonte à plusieurs siècles et dut se faire à la fois par suite de l'évolution psychique des populations et par suite surtout d'influences extérieures dont les plus certaines furent celles de navigateurs étrangers anté-islamiques ou musulmans. La coutume nécrophagique put subsister un temps, parallèlement à l'inhumation, et quand la substitution de boeufs aux cadavres fut introduite des querelles purent s'instituer sur la consommation de ces victimes considérées comme impures par les groupes qui enterraient leurs morts, comme celles des Taimoro à propos des Sombily. (1)

Mais il paraît certain que la manducation des cadavres ne put être délaissée, au début surtout, que la mesure où une autre viande pouvait être proposée en remplacement. Parmi les raisons de l'anthropophagie, comme l'a dégagé Kardiner pour les Marquisiens (2), il y a le besoin de viande et la peur de la famine. On ne pouvait renoncer à manger un humain que si l'on était sûr d'avoir son équivalent de nourriture carnée et il nous paraît admissible de croire que l'existence de grands troupeaux de boeufs sauvages facilita ce transfert.

Les traditions attribuent à Ralambo d'avoir déclaré comestibles les bovidés et c'est à partir du règne de son fils, Andrianjaka, que l'on commence à parler des premiers tombeaux ~~antiques~~

---

(1) Rombaka Ph. Tantaran-drazan'Antaimoro-Anteony.

(2) Kardiner. The individual and his society.

connus. Cette coïncidence n'est certainement pas fortuite. C'est au même Ralambo que nous attribuons la cessation des sacrifices humains, du moins en Imerina, qui étaient habituels dans les cérémonies funéraires et ont continué très tard pour les funérailles des rois sakalava.

Cette substitution du bœuf à l'homme explique une foule de comportements malgaches, vis à vis de cet animal, étonnants pour des Occidentaux, son importance mystique et la valeur symbolique de la bosse et du crâne.

Mais pour nous en tenir seulement à notre sujet nous pouvons dire que, bien qu'un bœuf soit sacrifié lors d'un décès et que sa viande soit destinée aux participants "nofon-vena mitam-pihavanana, viande qui lie la parenté", la plupart des Malgaches, inconsciemment, obscurément se sentent débiteurs de leurs morts. Malgré les linceuls de soie coûteux, les tombeaux de pierre monumentaux, les famadihana ruineux, les vivants se sentent mal à l'aise, se savent des morts en sursis et n'ont que crainte et appréhension pour le tombeau qui les attend et auquel ils ne veulent surtout pas échapper.

Je ne peux <sup>que</sup> suggérer ici une étude psychologique et psychanalytique de la mentalité malgache qui pourrait être faite <sup>sur</sup> les bases que nous avons posées et rendrait compte de bien des traits de caractère et de quantité de conduites inexplicables.

Mais je ne veux pas abuser de votre patience en parlant trop longtemps et nous verrons au cours d'une prochaine séance ce que l'on peut dire sur le Fandroana, l'ancienne fête nationale iméri-nienne.